

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le professeur Albert Calmette

Le Roi est mort... Vive le Roi!

La dernière journée du Roi Albert dans les rochers de Belgique

En quelques lignes...

Pourquoi nous fêterons le centenaire de La Tour de Pin

M. Emery et Napoléon

Une nouvelle encyclopédie des sciences mathématiques et physico-chimiques

D^r Louis GUINARD

Fernand DESONAY

Comte Xavier de GRUNNE

Louis PICARD

Jean MONVAL

Edgard HEUCHAMPS

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Évêques. La Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Rasneur, Mgr J. Schyngens.

La Semaine

Spectacle inoubliable, au Parlement, vendredi dernier. Un de ces sommets très rarement atteints. On était emporté dans l'ineffable. On communiât à la vraie grandeur.

Le Roi y prononça, magnifiquement, un magnifique discours. Une page d'histoire s'écrivit là, dont la portée pourrait difficilement être exagérée. « Je prends devant vous l'engagement solennel qui scelle un pacte de confiance réciproque entre le Souverain et la Nation. » — « ... la dynastie belge est au service de la Nation. » — « Je me donne tout entier à la Belgique! » Toujours nous reverrons la scène. Les socialistes, dressés, non seulement comme les autres, mais à diverses reprises avant les autres, et acclamant follement le jeune Souverain qui, beau comme un jeune dieu, s'adressait à son peuple avec une simplicité princière et une fermeté royale. Et quand le Roi affirma que « les institutions dont nous a dotés la sagesse du Constituant, et qui ont subi l'épreuve de plus d'un siècle, sont assez larges et assez souples pour s'adapter, dans l'ordre et la légalité, aux nécessités variables des temps », ce fut du délire. Quel bienfait qu'une monarchie, même aussi tempérée à l'excès que la nôtre! Le socialisme belge, plus que rallié, s'accrochant à la monarchie pour « tenir » sous le violent souffle antimarxiste qui balait l'Europe : qui donc eût osé le rêver? Quand on se rappelait — en voyant sénateurs et députés socialistes, debout, acclamant le Roi — le passé républicain et révolutionnaire du P. O. B. et de beaucoup de ceux qui se donnaient ainsi en spectacle, comment n'être pas frappé du chemin parcouru?

Ce parti et ces hommes encore résolument et violemment hostiles à la monarchie au début du règne d'Albert I^{er}, ce parti et ces hommes qui n'ont rien négligé pour éloigner de la monarchie les masses populaires, ce parti et ces hommes ont abdiqué! Quant à leur propagande antimarxiste, la douleur de millions de Belges pleurant leur Roi, l'enthousiasme qui accueillit Léopold III le jour de sa Joyeuse Entrée dans Bruxelles, en ont démontré le total insuccès. Impossible, nous semble-t-il, de faire un plus grand éloge de l'institution et de Celui qui l'incarna pendant ces vingt-cinq ans. Il rallia tout le monde autour de lui. Sa bienfaisante influence — servie par les circonstances, c'est entendu, mais cela ne diminue en rien cette bienfaisance, bien au contraire! — limita et minimisa les nuisances de la démocratie politique et parvint à placer en dehors et au-dessus des luttes de parti la clef de voûte qu'est la monarchie!

Aux innombrables témoignages rendus à Léopold III, nous voulons ajouter le nôtre. Roi, notre Roi, chef de la Cité, de cette Patrie belge dans laquelle la Providence nous a placés, il a droit à notre attachement, à notre dévouement et à notre amour. Nous les lui donnons sans réserve. *La Revue catholique des idées et des faits* est catholique et belge. Elle s'applique à promouvoir

le Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, EN BELGIQUE. C'est dire que, si elle aime ardemment l'Église, elle aime aussi ardemment la Patrie. Nous croyons en avoir donné quelques preuves déjà. Avec la grâce de Dieu, nous ne cesserons de nous dépenser pour l'une comme pour l'autre.

Dans sa réponse à la très belle allocution par laquelle S.Em. le cardinal van Roey accueillit le Roi à Sainte-Gudule, samedi dernier, celui-ci rappela la phrase du « grand cardinal Mercier » : « *La religion du Christ fait du patriotisme une loi; il n'est point de parfait chrétien qui ne soit parfait patriote.* »

Pour être ce parfait chrétien il faut, chez nous, aimer le PRINCE, le chef héréditaire, le Roi de ce royaume de Belgique qui reste une des rares oasis catholiques dans un monde dévasté par la déchristianisation.

A côté des spectacles grandioses et pathétiques qui se sont déroulés à l'occasion de la fin tragique d'Albert I^{er} et de l'avènement de Léopold III, en marge de ce frisson d'apothéose dont nous parlions il y a huit jours, ou plutôt composant celui-ci, et concrétisant à leur manière, il y eut des épisodes — par dizaines et par centaines — témoignant d'une « action en profondeur » tout à fait extraordinaire. Qui donc se doutait que la Belgique « fournissait » une des expériences les plus concluantes en faveur de la monarchie? Qui donc savait, que sur notre sol belge la preuve s'inscrivait que la monarchie est *naturelle*, et que l'élection appliquée à tout, la démocratie politique logique dans l'erreur, est *anti-naturelle*? Les catastrophes de la guerre et de l'après-guerre ont, certes, été pour beaucoup dans la réaction antidémocratique qui se développe sous nos yeux en Europe — déclanchée surtout par l'homme de génie dont elle restera l'impérissable honneur : Mussolini — mais à côté de cette expérience des méfaits du régime électif se poursuivait, chez nous, l'expérience des bienfaits d'une monarchie, fort tempérée pourtant. Ces bienfaits s'inscrivaient au fond des âmes, souvent à leur insu. Les invraisemblables anecdotes, plus pittoresques les unes que les autres, qui nous reviennent de tous les coins du pays, témoignent du merveilleux travail qui s'opérait ainsi et qui tissait entre les Belges des liens puissants.

M. Maurice Colrat, ancien ministre républicain, parlant des funérailles triomphales du roi Albert, vient d'écrire dans le *Temps* — dans le *Temps!!* : « Au moins ceux-là ont eu quelqu'un à aimer! » Ah! la belle parole : « Quelqu'un à aimer! » N'est-ce point le rêve de la douce France? Ce qui la trouble et ce qui lui manque?

Où, les Belges ont quelqu'un à aimer. Il a fallu l'affreux mort du Roi, pour que ces Belges se rendissent compte à quel point ils l'aimaient : indiciblement... Cet amour, qui sans doute surprie

Le professeur Albert Calmette⁽¹⁾

Sa vie et son œuvre

Avant d'aborder le sujet que l'on m'a demandé d'exposer ici, une question se pose pour moi :

Que pourrais-je dire encore, après les regrets profonds unanimement exprimés, les justes et éloquents hommages rendus déjà, dans le monde entier, à la mémoire d'Albert Calmette, à la gloire du Maître illustre, de l'ami fidèle, que nous pleurons tous ?

Sur sa vie, sa carrière de savant et son œuvre si utiles et si belles, on a, depuis sa mort, beaucoup publié, de telle sorte qu'il n'est personne, aujourd'hui, qui n'ait point cruellement ressenti l'immensité de la perte que nous avons faite.

Je crains donc de n'avoir plus grand'chose à ajouter, hors l'expression d'une douleur que jusqu'ici je n'ai pas eu le courage de traduire telle que je l'ai éprouvée.

Si j'en parle aujourd'hui, je le fais en demandant que l'on veuille bien me pardonner de retenir, pendant quelques très courts instants, l'attention sur mon chagrin personnel, car la disparition d'Albert Calmette m'a ravi un ami de plus de trente ans, le plus sûr de tous, un conseiller plein de clairvoyance, un confident dont la bonté réconfortante me soutenait dans les moments difficiles de la vie, enfin, comme il a bien voulu me le répéter très souvent, un frère par le cœur, près duquel je trouvais une affection pleine de tendresse et de délicates attentions.

Ceux qui ont eu la pensée de s'adresser à moi pour exposer la vie et l'œuvre d'Albert Calmette connaissent les liens de grande amitié qui nous unissaient et que je viens de rappeler, seulement pour justifier un choix qui m'a d'abord profondément ému et troublé en raison de la crainte que j'éprouve d'être inférieur à la tâche que l'on veut bien me confier.

A défaut d'une éloquence qui ne serait pas à la mesure de celui dont on m'a demandé de retracer l'existence, je m'efforcerai, dans le langage simple que lui-même préférerait, d'exposer ce que furent sa vie et l'œuvre qui le place aux plus hauts sommets de la science.

* * *

Une des caractéristiques essentielles de cette œuvre doit, tout d'abord, être bien mise en relief, car elle ressort de tous les travaux de Calmette et des recherches scientifiques qu'il a poursuivies : c'est la préoccupation dominante chez lui d'aboutir toujours à des conclusions et applications pratiques, pouvant conduire, soit dans le domaine de la médecine préventive, soit dans le domaine du traitement des maladies, à un progrès social, à un bénéfice certain devant servir au soulagement des misères humaines.

Lorsqu'une question se présentait à lui et mettait en éveil son esprit investigateur, curieux de la vérité à démêler, il ne s'en tenait pas à la seule découverte de cette vérité, ni à la solution scientifique pure qui en ressortait. Il cherchait le moyen de l'utiliser et d'en tirer parti, pour arriver à une création bienfaisante immédiatement applicable aux êtres qu'il voulait mettre en défense contre un danger menaçant, ou sauver d'un mal implacable.

Inspirée de l'École pastorienne, l'œuvre de Calmette est donc essentiellement humaine; sa vie est un long et puissant effort, soutenu par un ardent amour du bien et le souci de combattre tout ce qui fait souffrir et donne la mort.

Chaque étape de sa laborieuse carrière, comme chacune des missions qui lui ont été confiées, est marquée par une découverte de premier ordre, ou par l'ébauche d'un travail dont il a su recueillir les éléments et qu'il poursuivra plus tard, pour arriver au résultat que des observations minutieusement prises lui ont fait entrevoir.

En 1883, à l'âge de vingt ans, alors qu'il est, depuis 1881, élève de l'École de médecine navale de Brest, il entre dans le corps de santé de la Marine et, jusqu'à 1885, fait la campagne de Chine, dans l'escadre de l'amiral Courbet, à bord de la *Triomphante*.

Pendant cette campagne, il eut la bonne fortune de rencontrer, dans les hôpitaux chinois de Hong-Kong, le médecin anglais sir Patrick Manson, qui, en l'initiant à ses travaux sur la filariose, lui fit faire ses premiers débuts dans la science.

En juillet 1886, entre deux expéditions, il soutint à Paris sa thèse de doctorat sur « les Lymphangites filariennes », et passa dix-huit mois, au cours de 1886-1887, au Gabon-Congo.

Quittant, peu après, le corps de santé de la Marine, pour entrer, sur sa demande, dans les troupes coloniales, il fait encore deux années de campagne, en 1888-1889, à Terre-Neuve et Saint-Pierre et Miquelon, où il étudie et se forme seul à la technique bactériologique, en recherchant la cause de la coloration rouge que prend, parfois, la morue salée, et démontrant l'origine bactérienne de cette altération due à un organisme apporté par le sel de certaines provenances, utilisé par les marins pour conserver le poisson.

Il montre que, pour s'opposer au développement de la « maladie rouge », il suffit d'ajouter à la morue, au moment de la salaison, des traces de sulfite de soude.

A son retour en France, désireux d'approfondir les recherches qu'il a commencées et de compléter ses connaissances en bactériologie, il sollicite et obtient l'autorisation de faire un stage d'étude à l'Institut Pasteur, où il entre, en 1890, dans le laboratoire du Dr Emile Roux.

Au contact de Pasteur et de Roux, qui, présentant son avenir, l'avaient accueilli avec empressement, il reçut l'empreinte scientifique de la Grande École et devint bientôt un pastorien hors pair.

Aussi, lorsqu'informé de la gravité des épidémies de variole et de la fréquence des cas de rage qui sévissaient en Indo-Chine, M. Etienne, sous-secrétaire d'État des Colonies, pria Pasteur d'envoyer un de ses élèves pour créer et diriger un laboratoire de recherche et un centre vaccino-gène à Saïgon, Calmette fut choisi pour accomplir cette mission.

Dès janvier 1891 il était au travail.

Très rapidement, malgré les difficultés qu'il dut surmonter d'abord, il parvint à organiser un service régulier de vaccination jennérienne et la préparation du vaccin contre la rage.

Il ne s'en tint pas là, et mettant à profit les moyens d'étude dont

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier

il pouvait disposer, il entreprit une série de travaux sur le venin des serpents, sur les fermentations alcooliques du riz, sur les fermentations de l'opium, sur le choléra asiatique, la dysenterie, et les abcès du foie.

De retour en France, en juillet 1893, il reprit dans le laboratoire de Roux les études commencées en Indo-Chine sur les venins des serpents, ce qui le conduisit à la préparation du sérum antivenimeux, aujourd'hui employé, dans le monde entier, pour préserver les hommes et les animaux contre les accidents graves consécutifs aux morsures des reptiles dangereux.

Il reprit aussi l'étude de la levure qu'il avait rapportée de sa mission, et que les Chinois utilisaient pour la fabrication d'un alcool parfumé, par fermentation du riz. Il découvrit, dans cette levure, un champignon inférieur qui possède la propriété de transformer l'amidon en sucre, puis en alcool, avec des rendements, en qualité et quantité, de beaucoup supérieurs à ceux que l'on obtient avec le malt d'orge ou les acides. A ce champignon, à cette levure, il a donné le nom d'*amylomyces Rouxii*.

Alors que, depuis 1893, Albert Calmette dépensait son activité productive à de beaux travaux, près de Roux et Pasteur, il fut désigné par eux, en janvier 1895, pour organiser et diriger le nouvel Institut, qui devait être créé à Lille, par souscription publique, afin de répondre aux vœux des industriels et agriculteurs du Nord, qui avaient formé un Comité en vue d'assurer aux populations de cette région les bienfaits des découvertes pasteurienne, des nouvelles vaccinations et de la sérothérapie.

* * *

C'est à Lille, où il est resté vingt-quatre ans, de 1895 à 1919, que s'est écoulée la partie la plus longue de la carrière scientifique de Calmette, et c'est aussi au cours de cette période de sa vie qu'il a achevé, produit ou commencé ceux de ses travaux qui, dans le cadre de la science, de la médecine et des créations sociales, apparaissent comme les plus importants, les plus riches, par les bienfaits qui en sont ressortis.

Sous l'inspiration animatrice et féconde d'Albert Calmette, l'Institut Pasteur de Lille devint bientôt la plus laborieuse des filiales de l'illustre Maison de Paris. Ce fut un centre scientifique de tout premier ordre, où une foule de chercheurs et de savants français et étrangers vinrent travailler sous la direction du Maître, pour lequel, grâce à l'initiative éclairée du professeur de Laperonne, une chaire de bactériologie et d'hygiène fut créée à la Faculté de médecine de l'Université locale.

Entouré de collaborateurs dévoués, heureusement choisis, tels que Guérin, Marmier, Breton, Massol, Grysez, Rolants, dont il inspirait et dirigeait les travaux, Calmette avait organisé dans son Institut une série de services distincts pour les applications des sciences bactériologiques à l'hygiène, à la médecine humaine, à la médecine vétérinaire, à l'industrie et à l'agriculture.

C'est dans ce milieu dont il est l'âme qu'il achève ses études sur le venin des serpents et le sérum antivenimeux; sur la levure d'Indo-Chine qui, utilisée industriellement, donne des bénéfices qu'il consacre intégralement aux dépenses de l'Institut; sur l'ankylostomiase, maladie des mineurs, déterminée par un ver vivant dans l'intestin et y déposant des poisons qui anéantissent et cachectisent les individus atteints; sur le vaccin jennérien, dont il parvient à conserver indéfiniment la virulence initiale et l'activité, par des passages alternatifs du lapin à la génisse et de la génisse au lapin.

Obsédé par tout ce qui peut être nuisible à l'individu et aux collectivités humaines, il s'intéresse aux procédés d'épuration des eaux résiduaires provenant des villes et des industries. Il étudie les moyens pratiques d'assurer la protection des cours d'eau, des

rivières et des nappes souterraines, contre les causes de pollution qui sont un danger pour la santé publique.

Il crée, pour cela, à la Madeleine, aux portes de Lille, une station expérimentale, modèle d'épuration biologique, où, recevant les eaux infectées, d'abord dans des fosses septiques, puis sur des lits de coke très poreux, lits bactériens d'oxydation, il obtient une épuration parfaite de ces eaux, démontrant que l'on peut, ensuite, les déverser sans aucun danger dans un cours d'eau quelconque.

Les résultats et constatations obtenus à la station de la Madeleine-lez-Lille marquent une date mémorable dans l'histoire de l'hygiène urbaine et sont devenus l'origine d'applications nombreuses, aussi bien pour l'épuration des eaux d'égoût des grandes villes que pour celles des petites agglomérations.

C'est pendant son long séjour à l'Institut Pasteur de Lille qu'Albert Calmette a commencé et poursuivi ses plus belles expériences sur la tuberculose, ses travaux et créations médicales et sociales les plus utiles pour la défense contre les atteintes de cette maladie.

A Lille a été créé le premier dispensaire français du type dont il a établi et fait connaître la formule.

Par lui, le département du Nord a été pourvu d'un sanatorium pour la cure des tuberculeux, sanatorium qui, édifié à Montigny-en-Ostrevent, près Douai, a été ouvert et inauguré solennellement en octobre 1905 par le président Loubet.

Dans ce sanatorium, que son créateur avait qualifié de « familial », on trouvait, à côté de deux pavillons pour célibataires, vingt-quatre villas gemellées, composées chacune de cinq pièces, où les malades pouvaient s'installer avec leur famille.

Par cette disposition, alors toute nouvelle, une partie importante de Montigny représentait un véritable *village-sanatorium*, précurseur de ceux qui se sont organisés ensuite sur ce type.

Les quatre dernières années du séjour d'Albert Calmette à Lille furent pour lui particulièrement atroces. Elles s'écoulèrent, à partir du mois d'août 1914 jusqu'à la fin de la guerre, sous la férule de l'occupation allemande.

Il aurait pu quitter Lille, mais il ne le voulut pas, se refusant à abandonner son Institut et les services qu'il y avait créés, espérant aussi, grâce à son autorité personnelle, pouvoir être utile aux habitants du Nord. Il s'y est employé autant qu'il l'a pu.

Il eut, cependant, à subir deux épreuves particulièrement terribles et affligeantes.

Il faillit d'abord être fusillé, sous le prétexte que des pigeons avaient été saisis dans son laboratoire et pris pour des pigeons voyageurs, alors qu'il s'agissait d'animaux d'expérience inoculés de tuberculose, comme put, heureusement, le constater un savant allemand, de passage à Lille, le professeur Pfeiffer.

Ce fut, ensuite, en 1918, l'arrestation de M^{me} Calmette qui, sous prétexte de représailles, fut envoyée avec dix-huit dames de la haute société lilloise, au camp de Holzminden, où elles durent subir, pendant six mois, les sévices les plus révoltants.

Malgré les dures épreuves qu'il supportait et qui auraient pu l'accabler, Albert Calmette donna, pendant toute la durée de l'occupation, un exemple splendide de courage, d'énergie et de résistance morale. Il se soutint et soutint son entourage en travaillant, car c'est au cours des angoisses de la guerre qu'il écrivit son magnifique ouvrage sur l'*Injection bacillaire et la Tuberculose*, véritable monument encyclopédique où se trouvent réunies toutes les connaissances acquises sur le bacille de Koch et la tuberculose.

Quand, après la délivrance de Lille, nous eûmes le bonheur de le revoir à Paris, il ne devait plus quitter cette ville, ayant, pendant son absence, été nommé sous-directeur de l'Institut Pasteur, après la mort de Metchnikoff, en 1917.

* * *

Installé définitivement à Paris, il prend possession de ses fonctions, près de son maître et ami Emile Roux, et organise la reprise de ses recherches scientifiques dans l'ancien laboratoire de Chamberland, local très insuffisant, composé de deux seules pièces, où, avec ses collaborateurs et chefs de service, vinrent s'entasser de nombreux élèves français et étrangers.

Là, Albert Calmette se consacre, avec toute son ardeur, à la tâche qui lui est la plus chère : la mise au point de la technique de préparation et d'emploi du bacille tuberculeux bilité, en vue d'arriver à la vaccination contre la tuberculose, au moyen de ce bacille dépourvu de virulence, qu'en collaboration avec Guérin, il a obtenu, après un très long et patient labeur.

Parallèlement, il poursuit, avec Nègre et Boquet, ses travaux sur les anticorps tuberculeux et les antigènes, puis, avec Valtis, Nègre et Boquet, il s'attache à une question qui touche à l'hérédité de la tuberculose, en reprenant et élargissant les expériences de Fontès sur les éléments filtrants et invisibles du virus tuberculeux, éléments auxquels il donne le nom d'*ultra-virus tuberculeux*.

Mais, ne disposant, pour les travaux qu'il désirait entreprendre, que d'un laboratoire exigü et assez misérable, il rêvait d'une installation modèle, spacieuse et bien outillée, où il pourrait organiser des services distincts, affectés chacun à ce qui lui paraissait devoir être séparé dans les recherches à poursuivre sur la tuberculose.

Il était surtout dominé par la préoccupation d'isoler complètement les services du bacille-vaccin, dit B. C. G., et d'éviter ainsi le moindre contact pouvant être la cause de confusion ou d'erreurs regrettables.

Il eut la joie de voir réaliser ce dernier rêve de sa vie scientifique et, dans une lettre du 26 juillet 1929, il me l'annonçait ainsi :

« Je suis très bousculé ces jours-ci par une besogne folle. Hier, le conseil d'administration de l'Institut Pasteur a voté 3.500.000 francs pour édifier, pour moi, un laboratoire de la tuberculose dont j'ai dû faire les plans. Je suis extrêmement heureux de cette décision. »

Il suivit la construction de ce laboratoire, en surveillant minutieusement les moindres détails de l'aménagement et de l'organisation, impatient de voir bientôt s'ouvrir les superbes bâtiments où il avait, avec son cœur, mis toutes ses pensées et tous ses espoirs.

« J'ai repris le collier depuis le 1^{er} septembre, m'écrivait-il le 11 septembre 1931, et je me fâche tous les jours après les entrepreneurs et fournisseurs qui n'en finissent pas de nous livrer nos laboratoires et ce dont nous avons besoin. »

Le mois d'octobre suivant vit la fin de cette attente. Les nouveaux laboratoires de recherches sur la tuberculose et de préparation du B. C. G. étaient achevés. Albert Calmette avait doté l'Institut Pasteur d'un foyer de travail unique au monde, par l'harmonie de son ensemble, l'individualisation logique des services et la perfection de ses moyens de recherche.

C'est dans ce laboratoire, et à l'étage rigoureusement réservé au B. C. G., que Camille Guérin continue la culture de ce bacille-vaccin et prépare les nombreuses doses qui, chaque jour, sont envoyées, gratuitement, dans la France entière et les pays voisins.

Pendant un peu plus de deux années, Albert Calmette eut la joie de vivre au milieu de sa dernière création et d'en assurer le fonctionnement et la marche régulière.

Son plus grand plaisir était de faire visiter lui-même sa grande maison et tous les services qu'il y avait si heureusement aménagés. Mais, en regrettant de ne pas l'avoir eue beaucoup plus tôt, il avait comme un pressentiment qu'il n'y travaillerait pas aussi longtemps que tous, nous l'espérons.

Il me dit un jour, sur un ton qui traduisait à la fois sa satisfaction et ses craintes :

« Ce laboratoire est la réalisation de mon vœu le plus cher, mais je suis au déclin de la vie; pourrai-je assez en profiter pour mener à bien ce qui me reste à faire? »

Ces pressentiments, hélas! ne furent pas vains, car, alors qu'il mettait sur pied tout un programme de recherche sur l'emploi des venins de serpents dans le traitement du cancer, Albert Calmette, à l'aube du 29 octobre 1933, fut emporté par une crise du foie. deuxième attaque, cette fois mortelle, d'une crise du même genre qu'il avait eue le 24 octobre 1931 et qui nous avait privés de sa présence à une fête de famille, où il était attendu avec M^{me} Calmette.

* * *

De l'œuvre immense d'Albert Calmette, dont je viens d'esquisser les grandes lignes, je crois qu'il est indispensable de faire ressortir la partie la plus chère à son cœur, celle à laquelle il s'est donné tout entier, qui a dominé dans ses préoccupations journalières et qui, depuis 1899, a absorbé la plus grosse part du temps qu'il a consacré à la recherche de tout ce qui peut être utile et bien-faisant, je veux dire l'étude de la tuberculose et des moyens à employer pour mettre un terme aux ravages de cette maladie.

Le 3 avril 1932, à l'occasion du décès, à vingt-cinq ans, d'un jeune compositeur de musique, dont l'avenir s'annonçait plein de promesses et que la tuberculose nous avait enlevé, il m'écrivait :

« C'est un immense chagrin pour les pauvres parents et je les plains de tout mon cœur. Quelle horrible maladie que cette tuberculose qui fauche ainsi tant de jeunes existences, si précieuses! *Redoublons nos efforts pour tâcher d'en débarrasser notre pauvre humanité.* »

Et c'était bien là l'expression du grand souci qui a tenu la première place dans ses aspirations les plus ardentes, vers une découverte qu'il attendait et pour laquelle il a dépensé, jusqu'à épuisement, une activité qui ne voyait pas d'obstacle, animée par la foi inébranlable qu'il avait dans la puissance d'une science patiemment, sagement mise au service d'un idéal humanitaire à atteindre.

La première création, le Dispensaire d'hygiène sociale, selon la formule du type qui porte son nom, est la plus belle acquisition qui ait été faite pour l'organisation des défenses contre la tuberculose.

Il en a parlé pour la première fois, en 1899, dans un rapport présenté à la Commission extra-parlementaire, instituée par Waldeck-Rousseau, à l'effet de rechercher un moyen pratique d'enrayer la propagation de la tuberculose.

S'inspirant de quelques idées mises en pratique par sir Robert Philipp, d'Édimbourg, qui avait organisé un Dispensaire anti-tuberculeux, en vue de faciliter la recherche des malades, Albert Calmette proposait de créer, dans chaque ville et centre important, des Dispensaires ayant à leur tête un médecin compétent et un excellent moniteur d'hygiène, chargés du dépistage précoce des tuberculeux et des sujets suspects, chargés de les examiner, de s'intéresser à eux et à leur ambiance familiale, ayant le devoir de les visiter fréquemment à domicile, de les instruire de toutes les précautions à prendre pour éviter la propagation de la maladie, en assurant les désinfections nécessaires, sans négliger les soins aux malades et une assistance bien comprise, dans les milieux nécessitent.

Cette formule, si essentiellement pratique et facile à réaliser, si économique et si souple, a été rapidement empruntée et utilisée par tous les Dispensaires créés sur ce type et qui sont, vraiment, des organismes de préservation, des organismes de défense, des

postes d'avant-garde, que l'on trouve, partout aujourd'hui, à la base des organisations antituberculeuses, aussi bien en France, en Belgique, que dans les autres pays.

Cette conception géniale de Calmette a abouti, dès l'origine, à la création par Malvoz, en juillet 1900, du Dispensaire Montefiore, à Liège, et en France, en 1901, à l'ouverture du Dispensaire Émile Roux, à Lille.

Il est, ici, curieux de rappeler que c'est en Allemagne, — là où d'abord les défenses contre la tuberculose s'organisèrent sur le principe du sanatorium — que la formule du Dispensaire-type Albert Calmette s'est le plus vite généralisée, au point de devenir, après quatorze ans, le pivot de la lutte antituberculeuse dans ce pays.

A ce propos me revient le souvenir du dernier voyage que j'ai fait à Berlin, en compagnie de Calmette, voyage au cours duquel, le 22 octobre 1913, nous avons été invités à une assemblée générale du Congrès des Dispensaires antituberculeux allemands, dans la salle des séances de la Chambre des députés de Prusse, qui était archi-comble.

La réunion fut imposante et pleine d'intérêt, surtout pour nous, Français, qui avons eu l'agréable surprise d'assister au triomphe d'une idée venue de chez nous et dont les nombreux orateurs ont proclamé l'immense portée pratique, en rendant au professeur Calmette un solennel et chaleureux hommage. Au milieu des applaudissements enthousiastes de la salle entière, tout le monde étant debout, l'assemblée a donné à Calmette le titre de « Grand-Père » des 818 Dispensaires qui, à cette date, fonctionnaient dans l'empire allemand.

Trente-cinq ans se sont écoulés depuis la première communication d'Albert Calmette à la Commission extra-parlementaire de la Tuberculose, en 1899; l'épreuve du temps est faite et l'on sait, maintenant, quels services ont rendu et rendent les Dispensaires d'hygiène sociale, dont le créateur lui-même a modifié la formule primitive en l'adaptant aux notions nouvelles et en remplaçant, par exemple, les moniteurs d'hygiène par des infirmières-visiteuses, à la formation desquelles il a apporté des initiatives pratiques et son active collaboration, lorsqu'il s'est agi d'organiser les écoles où elles sont instruites.

* * *

Tout en poursuivant, avec ses collaborateurs, une série de travaux sur les milieux de culture du bacille de Koch, sur les voies de pénétration de ce bacille dans l'organisme et la marche de l'infection bacillaire, sur les tuberculines, les sérums antituberculeux et les autres questions se rapportant à la tuberculose qui, toutes, portent la marque de son génie, Albert Calmette ne perdait pas de vue ce qui fut, comme nous l'avons dit, la grande préoccupation de sa carrière scientifique, c'est-à-dire la découverte d'un vaccin contre cette maladie. Tous ses efforts tendaient vers ce but, qu'il entrevoyait à travers ses expériences et ses recherches les plus variées.

Et c'est ainsi qu'avec une ténacité, une logique et une patience à toute épreuve, il est arrivé, avec Guérin, à la longue et laborieuse préparation du bacille vivant et atténué, connu sous le nom de B. C. G., bacille qui réalise les conditions suffisantes et indispensables pour vacciner, pour prémunir contre les atteintes de la tuberculose.

C'est là, comme on l'a dit, l'œuvre maîtresse de Calmette, celle qui l'élèvera au rang des plus grands bienfaiteurs de l'humanité par les merveilleux résultats déjà obtenus et que le temps doit confirmer, nous en avons la certitude.

Les savants qui, avant lui, avaient poursuivi des essais de vaccination contre la tuberculose, avaient échoué parce qu'ils se ser-

vaient, soit de bacilles morts différemment traités, soit d'extraits variés de corps bacillaires ou de sérums dits antituberculeux qui, les uns et les autres, ne possèdent aucun pouvoir immunisant.

En effet, dès 1906, Calmette et Guérin avaient démontré, expérimentalement, que l'immunité la résistance aux surinfections, par le bacille de Koch, n'existe et ne persiste qu'autant que l'organisme est lui-même préalablement imprégné, porteur de quelques bacilles immobilisés, vivants, mais en assez petit nombre et assez peu virulents pour ne pas être nuisibles.

Ce fait capital étant bien établi, Calmette et Guérin ont cherché à créer, par des artifices de laboratoire, une race de bacilles de Koch réellement privée de tout virulence, dont les caractères soient héréditairement et définitivement fixés et qui put servir de vaccin.

Tous leurs efforts ont été orientés vers ce but et, après de nombreuses tentatives, ils ont enfin réussi et voici comment :

Partant d'un bacille tuberculeux d'origine bovine, très virulent ils l'ont ensemencé sur pomme de terre imprégnée de bile de bœuf, glycinée à 5 %, et, constatant que sur ce milieu spécial les cultures prenaient un caractère différent des autres cultures de tuberculose, ils procédèrent à des réensemencements successifs, qu'ils répétèrent tous les vingt-cinq jours. Au bout de treize années et après deux cent trente passages ininterrompus sur milieux biliés, ils obtinrent un bacille héréditairement et définitivement fixe dans les propriétés nouvelles qu'il avait acquises, complètement inoffensif, incapable, même après inoculation à forte dose, de produire la moindre lésion tuberculeuse.

C'était le bacille auquel ils ont donné le nom de B. C. G.

À la suite de nombreux essais, poursuivis longuement et très patiemment, chez les animaux, cobayes, lapins, veaux et singes, Calmette et Guérin eurent la certitude de l'innocuité absolue de leur bacille bilié et la preuve qu'il vaccinait sûrement contre les atteintes du bacille virulent.

Alors, très prudemment, en juillet 1921, avec le concours de Weill-Hallé et Turpin, ils n'hésitèrent pas à l'essayer chez les jeunes enfants, en l'administrant par la bouche, en trois doses, séparées par un intervalle d'un jour, dans les dix premiers jours qui suivent la naissance.

Un premier groupe de 317 petits enfants reçut ainsi du B. C. G. sans le moindre incident fâcheux, apportant au contraire la garantie de l'innocuité parfaite et de la valeur immunisante incontestable du nouveau vaccin.

C'est à la suite de ces premiers essais, si encourageants, que le professeur Calmette, le 1^{er} juillet 1924, consentit à faire délivrer gratuitement le vaccin B. C. G. par l'Institut Pasteur, et à fournir, dans les mêmes conditions, les cultures mères, pour en doter tous les laboratoires du monde.

Actuellement, près de 2 millions d'enfants ont été vaccinés, et non seulement on a pu constater que le B. C. G. était inoffensif, incapable de reprendre sa virulence première, mais les médecins ont, de plus, signalé, particularité des plus remarquables, que chez les enfants immunisés la mortalité générale, par toutes causes de maladie, est partout inférieure à celle des non-vaccinés. La plupart du temps, elle est réduite au moins de moitié.

Les statistiques qui ont été dressées prouvent aussi que la prémunition contre la tuberculose, par le B. C. G., est extrêmement efficace. D'après une enquête faite en France, parmi les enfants suivis par les Dispensaires, la mortalité par tuberculose a été de 15,9 % chez les non-vaccinés, alors qu'elle était réduite à 3,4 % chez les vaccinés.

En Roumanie, pays où, grâce à l'influence persuasive du regretté Cantacuzène, 95 % des enfants qui naissent sont prémunis par le B. C. G., on a constaté que la mortalité par tuberculose des

enfants en contact tuberculeux est de 1,2 % chez les vaccinés, alors qu'elle est aux environs de 25 % chez les non-vaccinés.

Comme toute méthode nouvelle, surtout dirigée contre une maladie universellement répandue et particulièrement meurtrière, la vaccination par le B. C. G. a eu ses opposants, niant l'évidence des faits, et ses détracteurs, déclarant qu'elle était dangereuse. Mais, par sa foi robuste, par la conviction d'apôtre qu'il a apportée dans la lutte émouvante qu'il a dû soutenir, Albert Calmette a forcé le succès.

Au Comité d'hygiène de la Société des Nations, à la Conférence organisée à Paris, qui groupait les biologistes, les médecins et les vétérinaires les plus autorisés, à la Conférence de l'Union internationale contre la Tuberculose, réunie à Oslo, en 1930, à l'Académie de médecine, après des débats passionnés et des discussions souvent mouvementées, partout le B. C. G. est sorti victorieux.

Le terrible drame de Lübeck, qui a coûté la vie à soixante et onze malheureux bébés, a failli, cependant, lui porter un coup fatal.

Ce fut le calvaire le plus douloureux pour Albert Calmette, jusqu'au jour attendu et béni où l'erreur commise au Laboratoire de Lübeck, seule cause du désastre, a été reconnue solennellement et judiciairement proclamée.

Mais, de cette épreuve, la santé d'Albert Calmette s'est trouvée définitivement ébranlée, et l'on a pu dire, sans exagération, que ce coup, si douloureux pour son cœur profondément bon et pitoyable, l'a frappé à mort.

Voici quelques passages des lettres qu'il écrivait alors qu'il était si atrocement angoissé par les événements de Lübeck :

Du 22 octobre 1931. — « Je passe une très mauvaise période, infiniment douloureuse pour moi, car je sais que je ne suis en aucune façon coupable, et c'est, en réalité, le procès du B. C. G. que l'on fait à Lübeck. Je vis des jours bien pénibles. Ici même, le fiel ne m'est pas épargné. Certains de nos compatriotes ne seraient pas fâchés de nous voir atteints par le jugement qui sera prononcé. Ils espèrent que le B. C. G. sera le grand vaincu.

« Je réagis de toutes mes forces, mais celles-ci déclinent. Je ne suis plus jeune. Si je reste encore moralement vaillant, mon état physique me trahit. Je viens de faire un peu d'ictère. C'est la dégringolade qui commence. Il va falloir s'efforcer de la ralentir. Je m'y appliquerai de mon mieux, mais je ne puis chasser le cauchemar des malheureux petits êtres dont une erreur funeste, commise en dehors de nous, a causé la mort. Pauvres parents! Pauvres enfants! »

Du 26 novembre 1931. — « Vous savez quelles heures douloureuses je vis, et combien ma santé en est ébranlée. Pasteur Valéry-Radot doit me faire prendre un cardiogramme.

« Si j'éprouve quelque peine des injures, des reproches abominables et des critiques malveillantes dont m'accablent les adversaires du B. C. G., je souffre bien davantage à la seule pensée que des petits enfants ont trouvé la mort, alors que l'on croyait leur appliquer notre méthode de vaccination, pour les protéger contre la tuberculose. »

Et voici, après le jugement qui proclamait la mise hors de cause du B. C. G. et condamnait l'erreur qui avait occasionné l'effroyable accident :

Du 11 février 1923. — « Merci de votre mot affectueux. Je suis, en effet, bien soulagé par ce verdict de Lübeck, car, je m'en aperçois davantage, maintenant, cette douloureuse histoire servait de tremplin aux ennemis de notre B. C. G. qui était, pour eux, le principal accusé. Le voici acquitté! »

Et plus tard, alors que, la confiance renaissant, les bons résultats signalés confirmèrent le succès de sa méthode, il écrivait :

Du 28 décembre 1932. — « Je me suis offert un violent coryza. A part cela, tout va bien. Le B. C. G. me console de tout! »

Le B. C. G. fut, en effet, définitivement libéré de ce dont, à tort, on l'accusait. Ce fut l'immense consolation de Calmette.

Depuis, le vaccin Calmette-Guérin poursuit sa marche triomphale. De toutes les parties du monde arrivent, aujourd'hui, et se multiplient, les preuves de son innocuité, de sa valeur immunisante et de ses effets bienfaisants.

* * *

Un coup d'œil d'ensemble jeté, maintenant, sur l'œuvre d'Albert Calmette, en résumant ce que nous venons d'exposer, donnera la juste mesure de tout ce qu'on lui doit, tant par les créations dues à son activité productive que par les découvertes que nous devons à son exceptionnel génie scientifique.

A l'actif de ses initiatives réalisatrices, dans le domaine de l'organisation des centres de recherches et des œuvres sociales, nous inscrivons :

Le Laboratoire de bactériologie et le Centre vaccino-gène de Saïgon, l'Institut Pasteur de Lille, la Station modèle d'épuration biologique de la Madeleine-lez-Lille, le Dispensaire Emile Roux, de Lille, type du genre qui porte son nom et qui est devenu la base des organisations antituberculeuses de tous les pays; le Sanatorium familial de Montigny-en-Ostrevent, malheureusement détruit pendant l'occupation allemande; l'Institut Pasteur d'Alger; l'Institut Pasteur d'Athènes; le Laboratoire de recherches sur la tuberculose et de préparation du B. C. G. à l'Institut Pasteur de Paris; le Laboratoire de Kindia.

Enfin, avec le concours de M. Feine, architecte, nous avons, ensemble, dressé les plans d'un grand établissement pour deux cents enfants, actuellement en construction à Longchêne-Bullion (Seine-et-Oise).

Dans cet établissement, qui comptera parmi ses créations, il a prévu et l'on aménage une pouponnière de cent berceaux, en cellules isolées, destinée à recevoir et conserver des nouveau-nés pendant la période nécessaire à leur immunisation par le B. C. G.

Cette nouvelle fondation, à laquelle il ajoutait une grosse importance, il la considérait comme devant être un modèle et il s'y intéressait d'une manière toute particulière.

Elle permettra, en effet, d'isoler complètement, dans les tout premiers jours, les enfants nés en milieux contaminés, d'une mère ou d'un père tuberculeux, afin que, après administration du B. C. G., ils aient le temps d'acquiescer, dans une ambiance saine et avant tout contact infectant, la résistance produite par la réaction du bacille-vaccin.

Cette réaction au B. C. G., créatrice de l'état d'immunisation et de résistance, réaction anodine à laquelle Albert Calmette a donné le nom de *Bécogénite*, exige, pour être efficace, de cinq à six semaines environ, et, pendant tout ce temps-là, les bébés seront conservés à la pouponnière, à l'abri de toute contagion.

Si, maintenant, pour en mieux faire ressortir les merveilleux résultats, nous groupons, dans un bref résumé, les découvertes faites par Albert Calmette, nous sommes étonnés et saisis devant le nombre immense d'êtres humains qui lui ont dû, lui doivent et lui devront la conservation de leur santé et la vie.

Veuillez songer à tous ceux qui, grâce à lui, dans ses premières missions, ont été protégés et sauvés de la variole et de la rage, à tous ceux qui, par son sérum antivenimeux, ont été et seront protégés contre les suites trop souvent mortelles des morsures de serpents en Europe, et surtout dans les pays où pullulent les reptiles les plus dangereux; songez à tous ceux qui, pendant et après une mission dont il fut chargé au Portugal, ont été, grâce à lui, immunisés contre la peste ou guéris de cette maladie; aux

ouvriers mineurs menacés ou atteints d'ankylostomiasis, qui lui doivent d'être libérés de cette maladie parasitaire; veuillez ajouter les services qu'il a rendus aux collectivités, aux milieux sociaux, aux parents et aux enfants menacés de la tuberculose en dressant, contre cette maladie, son Dispensaire d'hygiène sociale; enfin, complétez cette longue liste de bienfaits par celle des millions d'enfants qui, depuis 1921, actuellement et dans l'avenir, échapperont à l'infection tuberculeuse, grâce à la prémunition que confère le vaccin B. C. G.

* * *

D'aussi grandes et belles choses, accomplies au cours d'une existence humaine, ne se peuvent comprendre que par la connaissance des habitudes de travail, du caractère, des qualités de l'âme et du cœur de celui qui les a accomplies.

Toute la vie d'Albert Calmette a été absorbée par le travail. Il y a apporté une puissance, une exactitude et une méthode dont il ne s'est jamais départi.

Il a, également, fait travailler et a groupé, autour de lui, des élèves avides de le suivre dans ses recherches scientifiques, formant ainsi une école à son nom, où il a trouvé les meilleurs et les plus fidèles de ses collaborateurs.

Animés de son esprit, étroitement unis par l'affection qu'ils lui portaient et dont ils se sentaient entourés, ses élèves partageaient son labeur incessant, en se laissant guider dans les voies qu'il leur traçait, pour les conduire au but qu'en commun ils devaient atteindre.

Mais, en usant de la force qu'il puisait dans ses collaborations si amicales, jamais le Maître n'a éclipsé ceux dont il faisait, avec lui, les réalisateurs de ses pensées et de ses projets.

Quand, dès le matin, ayant réuni ses collaborateurs, il avait arrêté le plan de travail de la journée, il en suivait l'exécution et prenait note, ensuite, des résultats obtenus.

Surchargé de correspondance, il la dépeuillait, cependant, lui-même, et, de sa main, presque toujours, sans attendre le jour suivant, il répondait aux lettres qu'il recevait, se faisant un devoir d'affection de ne jamais négliger ses amis.

Il employait ses soirées, souvent très tard dans la nuit, à coordonner les résultats des recherches en cours, à parcourir les publications scientifiques et médicales, ou à rédiger les notes ou articles qu'il avait en préparation.

Fidèle et attaché à ses collaborateurs immédiats, il l'était aussi à ceux auxquels il avait accordé sa confiance et plus spécialement encore à ceux qui avaient le bonheur d'être de ses amis.

L'affection d'Albert Calmette était un bien des plus précieux, car elle était à toute épreuve et ne se démentait jamais, se traduisant, au contraire, par des attentions d'une délicatesse infinie et des manifestations touchantes, tant elles contenaient de prévenance et de spontanéité.

Ceux qu'il aimait pouvaient, en toutes circonstances, compter sur son appui et son soutien. Je n'ai pas le souvenir d'une seule fois, où, non seulement il n'a pas oublié, mais où il ne soit pas allé au-devant de ce qu'il savait pouvoir être agréable ou utile à qui il était attaché par le cœur.

Si, dans ses amitiés, il a trouvé parfois quelques déceptions, il n'a conservé le souvenir que du chagrin qu'il en a ressenti, mais pas la moindre amertume, car, pour certains de ceux qui l'avaient profondément froissé, je l'ai vu, souvent, se dévouer encore pour les aider à sortir de passes difficiles.

Toujours prêt à l'indulgence pour les autres, il était aussi foncièrement bienveillant et ne voyait, d'abord, que le bien dans ce qui se faisait autour de lui, comme dans ce qui pouvait l'impressionner.

Très accueillant pour tous ceux qui s'adressaient à lui, il les

recevait avec une amabilité charmante, et, chaque fois qu'il le pouvait, ne manquait jamais de rendre les services pour lesquels on le sollicitait. C'est ainsi que, de sa part, nombre de fois, nous sont arrivées des recommandations chaleureuses en faveur de malades qui lui étaient parfaitement inconnus, mais dont il soupçonnait la misère.

Sa bonté exquise et sa sensibilité n'avaient d'égaux que la simplicité de ses manières et sa grande modestie, modestie d'autant plus admirable qu'elle aurait pu être troublée par la sympathie dont, partout, il était entouré, par le prestige, la célébrité et la gloire qui s'attachaient à son nom, comme aussi par les honneurs sans nombre auxquels il était parvenu.

Par deux fois, lors de son élévation à la dignité de grand croix de la Légion d'honneur, d'abord, puis après son élection à l'Institut, avec un groupe d'amis, nous avions songé à prendre l'initiative d'une manifestation en son honneur, à laquelle auraient été conviés les admirateurs qu'il avait dans tous les pays du monde. Chaque fois, il nous a priés, très amicalement, de n'en rien faire et de ne pas insister.

Ce sont les mêmes sentiments de simplicité qui lui ont fait dire, dans l'expression de ses derniers desirs :

« Je demande que mes obsèques soient faites très simplement, sans apparat, sans discours, ni délégations officielles, sans honneur militaires, car je ne veux causer aucun dérangement à quiconque. Pas de lettres de faire-part. Je souhaite être accompagné seulement à ma dernière demeure par mes collaborateurs, mes élèves et mes amis. »

Ainsi, les choses se sont passées, comme il l'a voulu, en dehors de toute cérémonie officielle.

Son caractère si calme, si empreint d'une aménité bienveillante, se révélait cependant énergique et intransigeant chaque fois qu'il se trouvait en présence d'erreurs contraires à la vérité scientifique, ou d'affirmations préjudiciables aux malades ou aux méthodes de protection et de guérison qu'il savait être seules recommandables et sérieuses.

Alors, il réagissait avec véhémence et n'hésitait pas à user de toute son autorité pour arriver au redressement des erreurs et réclamer les mises au point qui lui paraissaient nécessaires.

Mais, dans toutes les discussions et polémiques auxquelles il a pris part, il est resté dans les limites de l'urbanité la plus parfaite et de la courtoisie la plus élégante, apportant, seulement et toujours, des documents décisifs, pleins de faits précis, qui lui suffisaient pour soutenir son argumentation, pour convaincre et faire triompher les vérités qu'il défendait.

C'est ainsi qu'il s'est décidé à intervenir dans le débat soulevé par Auguste Lumière, autour de la contagiosité de la tuberculose, à laquelle le savant physicien et biologiste lyonnais oppose, depuis environ quatre ans, la transmission héréditaire.

Par une campagne de vulgarisation fort bien conduite, M. Lumière a diffusé ses croyances anticontagionnistes et propagé des erreurs qui peuvent avoir des conséquences extrêmement fâcheuses, aussi bien pour ceux que menace réellement la contagion tuberculeuse que pour les organisations et mesures de défense à mettre en œuvre pour enrayer l'extension du mal et assurer aux malades les moyens de guérison auxquels ils ont droit.

Nul ne pouvait mieux que le professeur Calmette entreprendre de réfuter une thèse aussi dangereuse, et remplir, comme il l'a dit, le devoir qui s'imposait à un homme de science de poursuivre la recherche de la vérité.

L'article qu'il a publié dans la *Presse médicale* du 27 septembre 1933, sous ce titre : « La tuberculose est-elle réellement contagieuse? », est le dernier travail paru sous son nom, et que nous

considérés comme méritant d'être classés comme un des plus utiles parmi ceux qu'on lui doit.

Dans ce bel article, Albert Calmette a abordé successivement chacun des principaux arguments invoqués par Auguste Lumière, pour nier la contagion tuberculeuse. Il en a démontré la non-valeur en leur opposant des résultats expérimentaux positifs et des faits d'observation rigoureusement contrôlés, qui lui ont permis d'aboutir aux conclusions que je crois pouvoir résumer de la façon suivante :

De l'aveu même de M. Auguste Lumière, voilà une maladie microbienne, virulente, la tuberculose, dont on connaît parfaitement le germe, une maladie contagieuse pour les sujets vierges de tout contact antérieur, contagieuse pour les indigènes venant de régions où la tuberculose est inconnue, contagieuse, au premier chef, pour les jeunes enfants, et qui ne le serait pas pour les adultes de nos pays de vieille civilisation, comme de tous les pays largement bacillisés.

Alors, comment expliquer ce phénomène ?

Est-ce le virus, le bacille, qui, pour les uns, cesse d'être virulent, tandis qu'il l'est seulement pour les autres ?

Mais non, le bacille ne change pas. Il a, dans tous les cas, les mêmes propriétés infectieuses, le même pouvoir contagionnant.

Alors, ce ne peut être que les qualités de l'organisme qui sont modifiées, et si l'organisme de l'adulte ne manifeste pas toujours les effets de la contagion, c'est qu'il a acquis, par des contacts antérieurs avec le bacille, une résistance particulière, faisant qu'il n'est pas aussi favorable à l'infection que l'organisme de l'enfant.

En effet, dans les pays de vieille civilisation, où la tuberculose est partout répandue, entre la naissance et l'adolescence, presque tous les êtres humains sont imprégnés, parasités par quelques bacilles retenus plus ou moins nombreux dans certains de leurs organes.

Lorsque ces bacilles n'ont pas déterminé de lésions cliniques apparentes, ils ont permis aux organismes qui les hébergent, qui les logent, d'acquiescer cette résistance spéciale aux surinfections qui les rend peu sensibles au virus tuberculeux et les immunisent, comme s'ils avaient été vaccinés.

Ce sont ces remarques si justes, ces constatations si précises, qui ont permis à Albert Calmette d'affirmer à nouveau et sans réserve la contagiosité de la tuberculose.

En toutes circonstances, Albert Calmette a combattu pour le triomphe de la vérité scientifique et le salut de la santé humaine ; rien de ce qui peut leur porter atteinte ne l'a laissé indifférent.

L'exploitation des tuberculeux par les lanceurs de faux remèdes et charlatans de tous ordres lui était particulièrement insupportable.

En toutes occasions, il s'est dressé âprement contre les faux guérisseurs qui trompent les malades, les entraînent à des dépenses inutiles et leur font perdre un temps précieux, en les détournant des seules méthodes thérapeutiques qui, employées au bon moment, peuvent les amener à des améliorations ou guérisons.

Adversaire irréductible de tout ce qui peut être préjudiciable ou nuire à autrui, il avait adopté cette devise de Pasteur disant qu'« en face du bien à répandre, le devoir ne cesse que là où le pouvoir manque », et lui-même, bien souvent, a traduit les aspirations de son cœur, dans les termes suivants :

« Rien ne vaut dans la vie, hors le bien que l'on fait, qui reste après nous, dans les œuvres que nous avons accomplies et qui doivent, en nous survivant, marquer la trace de notre passage. Vivons pour faire du bien autant que nous le pouvons ; nous trouverons notre bonheur parmi ceux qui nous doivent d'être heureux. »

Homme de cœur et de devoir, Albert Calmette était aussi un homme de foyer incomparable, trouvant ses joies intimes dans la famille, près de M^{me} Calmette qui l'entourait de sa tendresse attentive et à laquelle il s'efforçait d'épargner toutes peines, quand lui-même en avait.

L'éducation de ses fils fut une de ses chères préoccupations, comme aussi l'attachement qu'il avait pour ses deux frères.

Après la mort de son frère Gaston, qui fut pour lui une cruelle épreuve, il était resté étroitement uni avec son frère aîné, le médecin-inspecteur général Emile Calmette, dont il s'efforçait d'adoucir la cécité par les attentions les plus douces et les plus délicates. Le déjeuner du mardi de chaque semaine était celui qu'il lui réservait. Il l'envoyait chercher ou allait le chercher lui-même, et le reconduisait chez lui, après le repas familial, écoulé dans des échanges d'affectueuses et réconfortantes conversations.

Ne voulant pas s'écarter trop longtemps de ses laboratoires, il fractionnait les périodes de repos qu'il consentait à prendre, choisissant pour ses voyages de détente les régions qu'il affectionnait pour leur tranquillité et la beauté de leurs sites.

Le dernier voyage qu'il fit, à fin juillet 1933, fut une tournée en automobile, dans la région de la Savoie, en passant par Chamoni.

Au début du mois de juin précédent il avait fait une courte absence, avait visité les gorges du Tarn, et au retour, en passant par le Périgord, il était allé voir une création nouvelle pour tuberculeux, création d'un type un peu spécial qui lui avait laissé, d'ailleurs, une impression plutôt défavorable.

Pendant son séjour à Lille, il avait, plusieurs fois, été se reposer à Vianden, joli coin du Grand-Duché du Luxembourg, où il a laissé de très bonnes amitiés.

Il s'y livrait au plaisir de la pêche à la truite et, en parcourant le pays, il avait remarqué un emplacement où il lui semblait qu'un sanatorium serait merveilleusement situé. Or, les circonstances ont voulu qu'au cours d'une mission qui me fut confiée, sur sa proposition, c'est cet emplacement qui fut choisi et sur lequel, actuellement, s'élève le Sanatorium de la Caisse d'Assurances Invalidité-Maladie du Luxembourg.

Intelligence d'une rare culture, esprit ouvert à tout ce qui est beau et utile, il suivait le mouvement littéraire et tout ce qui intéresse les sciences et les arts, n'ignorant rien de ce qui mérite d'être connu et sachant, sur toutes choses, porter des appréciations justes, exactes et pondérées.

Peu de temps après son installation à Paris, dans une belle propriété léguée à l'Institut Pasteur, il avait organisé et aménagé une villa destinée à devenir, plus tard, la maison de retraite des vieux savants.

C'est dans cette propriété, située sur le plateau de Jouy-en-Josas, près de Versailles, que, dès le mois d'avril, il venait s'installer, en famille, pour ne rentrer dans son logement de Paris qu'aux approches du mois de novembre.

La faible distance qui sépare Jouy-en-Josas de Paris lui permettait de faire, chaque jour, le voyage, même pour le repas de midi ; il était ainsi à portée de ses laboratoires et de ses multiples occupations, tout en profitant de la campagne.

Il adorait son jardin, admirablement organisé et fleuri, agrémenté par une roseraie d'une richesse de variétés remarquables, dont il était particulièrement fier.

Lorsque, pendant la saison des roses, vers la fin de la journée, il rentrait à Jouy, son plus grand plaisir, avant le repas du soir, était de faire une promenade parmi ses rosiers, et, armé du sécateur, de faire tomber les boutons en excès et les fleurs fanées.

Il aimait ce séjour de Jouy-en-Josas, où il trouvait, avec le calme et le repos, tout ce qu'il avait imaginé pour le rendre agréa-

ble, selon son goût et ses prédilections. Aussi, a-t-il voulu y dormir son dernier sommeil, et voici comment il l'a dit :

« Si je meurs à Paris, simple levée et transport immédiat, en automobile, à la petite église de Jouy-en-Josas où aura lieu mon service religieux, après lequel se fera mon inhumation, dans le caveau que je fais construire dans le petit bois, en bordure de la propriété de la Garenne-des-Més, où ma femme et moi avons décidé de reposer ensemble.

« Ni fleurs, ni couronnes, seulement une croix de roses rouges sur mon cercueil, si la saison le permet. »

Il n'a pas été possible de satisfaire à son vœu pour la cérémonie religieuse; celle-ci a eu lieu en l'église Saint-Jean-Baptiste de la Salle, et le caveau de Jouy-en-Josas n'étant pas encore terminé, c'est dans la crypte de cette église, au voisinage immédiat de l'Institut Pasteur, qu'il repose, actuellement, en attendant son transfert à la Garenne-des-Més, au mois de mai prochain, alors que, pour l'accueillir, tous ses chers rosiers seront en fleurs.

En raison d'un défaut d'audition dont il eut à souffrir dans les derniers temps de sa vie, Albert Calmette, à part les Académies, le Comité national de Défense contre la tuberculose, quelques Commissions et les Congrès de la tuberculose où il se rendait fidèlement, évitait les réunions nombreuses et les grandes assemblées. Il avait cependant accepté de prendre part au Congrès international d'hygiène qui s'est tenu à l'Institut Pasteur du 23 au 27 octobre 1933.

C'est pendant ce Congrès, dans la soirée du mardi 24 octobre, après la séance solennelle où, malgré le mauvais état de sa santé, il avait tenu à représenter l'Institut Pasteur, que, saisi par le mal qui devait l'emporter, il est rentré chez lui pour s'aliter, dans le modeste appartement qu'il occupait auprès du Laboratoire de la tuberculose.

Les soins éclairés qu'il reçut, immédiatement et jusqu'à la fin, furent, hélas! impuissants à enrayer la marche fatale de la maladie. A la suite d'une accalmie passagère, la crise hépatique dont il souffrait devint brusquement très grave, rendue plus sévère par une complication cardiaque, et le dimanche 29 octobre 1933, vers 6 heures du matin, il expirait, après avoir dit qu'ayant toujours vécu en bon chrétien, il voulait mourir de même et recevoir les secours de la religion. Ils lui furent prodigués par l'aumônier de l'Hôpital Pasteur.

La mort pleine de sérénité d'Albert Calmette, exemplaire comme toute sa vie, ajoute une auréole à la gloire qu'il a si noblement conquise et qui restera, à jamais, parmi les plus pures et les plus grandes dont peuvent s'enorgueillir la Science et l'Humanité.

Dr LOUIS GUINARD.

Vice-Président du Comité de défense contre la tuberculose
président de la Société des médecins des Sanatoriums,
rapporteur de la Commission des Sanatoriums
au Ministère de la santé publique,
médecin-directeur des Sanatoriums de Bligny.

AVIS

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit au 25 mars, de vouloir bien verser directement à notre C. C. P. : 48.916, le montant de leur réabonnement, soit 75 francs.

LE ROI EST MORT...

*Le destin fut cruel; mais le symbole est grand.
Il ne convenait point qu'un Roi de cette taille,
Il ne convenait point qu'un Prince des batailles
Mourut d'une autre mort que la mort des Titans.*

*Escalader le ciel, forcer en conquérant
L'arête du roc dur et que le fer entaille,
Dompter le pied qui tremble et le cœur qui défaille :
Le risque a sa grandeur, son âpre et fier tourment.*

*Qu'importe à notre effort l'altitude des cimes?
Tout idéal est haut qui comporte un danger;
La chute fait la gloire, et non pas le rocher.*

*Et ne suffit-il donc qu'un exemple sublime,
Par delà Caliban, du côté d'Ariel,
Nous enseigne l'orgueil périlleux du plein ciel?*

VIVE LE ROI!

*Ton enfance a grandi dans le bruit du canon,
Soldat de quatorze ans que le sac virilise;
Le régiment de fer t'a passé sa devise :
Dès l'Yser, tu seras de ceux qui disent : « Non! »*

*Et tu portes aussi, lourd fardeau, ce grand nom
Des deux Rois qui, par quatre-vingts ans de maîtrise,
Par le conseil, par le dessein, par l'entreprise,
Ont maintenu la terre et bâti la maison.*

*Héritier de leur sang, fils d'un père héroïque,
L'avenir est à toi, Léopold, et le cœur
D'un peuple qu'exalta la vertu du malheur.*

*Nous reportons sur toi nos fiertés dynastiques;
La Belgique veut vivre à l'ombre de ses Rois;
Albert premier est mort : vive Léopold trois!*

FERNAND DESONAY.

Professeur à l'Université de Liège.